

De la Bosnie à l'Ukraine : “L'Histoire ne nous a rien enseigné”



La Libre Belgique* - 06 Mei 2022
Pagina 37

* La Libre Belgique édition nationale, La Libre Belgique Hainaut, La Libre Belgique Brabant Wallon, La Libre Belgique Bruxelles

Rencontre Stéphanie Bocart L à, j'ai pris une claque !” Le sourire furtif qui fend son fin visage aux pommettes saillantes et illumine son regard d'une étincelle reflète le souvenir, “fabuleux”, qui tourne dans sa tête. Installé à une petite table de fortune dans le foyer du Théâtre les ...

Rencontre Stéphanie Bocart

L à, j'ai pris une claque !” Le sourire furtif qui fend son fin visage aux pommettes saillantes et illumine son regard d'une étincelle reflète le souvenir, “fabuleux”, qui tourne dans sa tête. Installé à une petite table de fortune dans le foyer du Théâtre les Tanneurs, où son spectacle Reporters de guerre (Cie Que faire ?) sera présenté du 10 au 15 mai dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts, le comédien, dramaturge et metteur en scène français Sébastien Foucault raconte.

Alors étudiant au milieu des années 2000 au Conservatoire de Liège, il participe à une session d'étude approfondie de Rwanda 94. Créé quelques années plus tôt au Théâtre de Liège par le Groupov et mis en scène par son professeur d'histoire du théâtre de l'époque, Jacques Delcuvelier, ce spectacle de près de six heures, unique par son ampleur, sa démarche et sa nature, mêle fiction et réel, chant et paroles, vidéo et théâtre, témoignage et information pour rendre compte du génocide rwandais. “On a vu la captation du spectacle, le film tourné au Rwanda, des intervenants qui avaient participé à la création... Waouh ! C'était génial !”, se rappelle Sébastien Foucault. Pour lui, c'est “un déclic” : il n'aura de cesse de labourer le champ du théâtre documentaire.

Milo Rau et la documentation vivante

D'abord aux côtés de Françoise Bloch. Également enseignante au Conservatoire de Liège, elle a fondé le Zoo Théâtre, compagnie qui, sur la base de recherches documentaires et de travaux scientifiques, explore des sujets socio-économiques. Le jeune Foucault collaborera avec elle à deux reprises et créera, en parallèle, la compagnie Que faire ? avec la comédienne Julie Remacle.

Il croise ensuite la route du metteur en scène suisse Milo Rau, chantre du théâtre du réel. Ce sera “le début d'une aventure de dix ans avec l'IIPM (International Institute of Political Murder), son groupe de recherche international”. Génocide rwandais (Hate Radio, 2011), djihadisme (The Civil Wars, 2014), homophobie (les deux artistes partagent ce désir d'ausculter, disséquer la noirceur du monde, ses mécanismes individuels et collectifs et la souffrance qu'elle engendre. “La violence a surgi dans ma vie de manière bouleversante à l'âge de 11 ans, confie Sébastien Foucault. Je n'avais pas les mots, les concepts, les idées pour le comprendre, le surmonter, donc ça m'a détruit. Toute ma vie psychique a ensuite été une longue odyssée pour essayer de comprendre, dans un horizon, qui ne sera peut-être jamais assouvi, de réparation.” Sa rencontre avec Milo Rau apparaît donc une évidence, tant sur les plans humain qu'artistique : là où le comédien nourrit ces préoccupations de manière plus “existentielle” de par son histoire personnelle, Milo Rau les partage et les appréhende dans ses spectacles sous l'angle intellectuel.

La guerre, “un sujet obsessionnel”

Avec Rau, Sébastien Foucault joue sur scène tout en s'impliquant, en coulisses, dans les diverses étapes de création (voyages sur le terrain, entretiens avec des témoins, casting, dramaturgie...). “Dans le théâtre documentaire, tout me plaît, s'enthousiasme-t-il. Avec Françoise [Bloch], on se documentait. Avec Milo [Rau], j'ai appris la recherche de terrain, la documentation vivante, c'est-à-dire essayer de trouver les spécialistes de telle question, les journalistes qui ont travaillé sur telle affaire, les témoins qui vont circonscrire notre champ de recherche, etc. Puis, j'ai découvert, un peu sur le tas et peut-être parce que j'aimais ça, l'art de l'interview, surtout vis-à-vis des non-professionnels de la langue.”

Vient ensuite l'heure des choix dramaturgiques : “Qu'est-ce que la pièce doit raconter ; que garde-t-on comme littérature, comme interviewés ; qu'est-ce qu'on abandonne... ?” Puis, “il faut écrire, tisser, monter, couper, trahir, réécrire un peu, transformer un peu la réalité, mais pas trop, car, le but, c'est quand même que ce soit toujours un reflet [de la réalité]”. C'est en effet là que se niche toute la différence entre le journalisme d'investigation et le théâtre documentaire : “Nous affirmons une certaine forme de subjectivisation, ce qui fait que nous sommes plus multisensoriels, tandis que les journalistes sont censés être tenus par le mythe de l'objectivité.”

En marge de ses travaux à l'IIPM, Sébastien Foucault est régulièrement amené à rencontrer des reporters de guerre, “pour préparer nos voyages ou les inviter comme intervenants à l'issue des représentations”. Autant de rencontres qui le marquent, l'inspirent. Pour lui, la guerre est “un sujet obsessionnel”, car “elle permet de révéler le pire de l'être humain, mais aussi, parfois, le meilleur”. C'est dans ce cadre qu'il rencontre Françoise Wallemacq, journaliste à la RTBF depuis 1985.

Le massacre de Tuzla en Bosnie

Après dix ans d'intense collaboration avec Milo Rau, “les deux frères que nous sommes avons pris des chemins différents : lui au NTGent (dont il a pris la direction en 2018, NdIR) avec certaines formes que j'apprécie, mais qui sont moins mes territoires, et moi, avec ma compagnie et cette première mise en scène en solo de Reporters de guerre”. L'occasion pour lui de réfléchir sur sa propre pratique du théâtre documentaire et sur les limites de la mise en scène d'un récit.

Depuis 2018, Sébastien Foucault s'attache ainsi au reporting de guerre, plus particulièrement pendant le conflit en ex-Yougoslavie. Pourquoi ? “C'est une guerre éminemment complexe – à laquelle je n'avais rien compris quand j'étais ado – qui a éclaté au cœur de l'Europe et qui a profondément marqué la plus jeune génération de journalistes à l'époque, comme Françoise Wallemacq, explique-t-il.

Puis, j'avais un accès assez facile à des récits, des reportages, etc. Je pouvais donc organiser plus aisément mes recherches sur l'ex-Yougoslavie” .

Après un premier voyage en 2019 à Sarajevo, “je me suis rendu compte qu'il y avait là un matériau très intéressant” . “Du coup, j'ai décidé de me centrer sur la Bosnie et c'est là que j'ai ficelé la distribution dont j'allais m'entourer” : Françoise Wallemacq de la RTBF, qui a suivi le conflit entre 1992 et 1995 ; Vedrana Bozinovic, ex-journaliste bosniaque qui a couvert le siège de Sarajevo et est depuis devenue comédienne ; et Michel Villée, ancien attaché de presse de MSF Belgique aujourd'hui marionnettiste.

“Ce trio me permet de faire des variations , reprend le metteur en scène. La première partie de la pièce consiste en une variation chorale qui permet de découvrir leur histoire et qui ils sont, mais de manière impressionniste à travers des anecdotes, etc. C'est aussi une variation sur la radio – l'un de mes médias favoris – puisqu'on a un format podcast théâtralisé, un format interview théâtralisée... Cette première partie permet ainsi de fonder un pacte de légitimité avec le spectateur” . Puis le spectacle bascule : “Ils décident de raconter ensemble une histoire, mais qu'ils n'ont pas vécue [directement], celle du massacre de Tuzla en Bosnie (le 25 mai 1995, l'armée de la république serbe de Bosnie a bombardé la ville de Tuzla, tuant 71 civils et en blessant 200 autres, essentiellement des enfants et adolescents, NdlR) et, au cœur de cette tragédie collective, ils racontent l'histoire du papa de la plus jeune des victimes” .

Ce drame, c'est Françoise Wallemacq qui lui en a parlé au cours de l'un de leurs premiers entretiens. “Ce récit m'avait particulièrement touchée, car ça devait être la première fois que j'interviewais un père qui avait perdu son enfant, un bébé, mort dans ses bras deux semaines avant , se rappelle-t-elle. Je n'y étais pas préparée. C'était bouleversant” . Pour monter Reporters de guerre , toute l'équipe est donc repartie en Bosnie à la rencontre des acteurs de terrain ainsi que de témoins que Françoise Wallemacq avait interrogés vingt-cinq ans plus tôt.

“La guerre en Ukraine est beaucoup plus visible”

Alors que la pièce a été pensée, nourrie et construite avant le Covid, elle est, aujourd'hui, programmée dans un contexte éminemment douloureux auquel elle ne peut que faire écho, celui de la guerre en Ukraine.

“À l'époque, bien que cela se passait à moins de 2 000 km, les gens ont été beaucoup moins sensibles à la guerre en ex-Yougoslavie parce que c'était un conflit complexe, difficile à comprendre et expliquer, surtout en radio , reprend la journaliste. Là, je suis rentrée d'Ukraine et je suis tout le temps en contact avec une amie à Odessa, une autre à Lviv par WhatsApp, c'est facile, tandis qu'à l'époque, il n'y avait que des téléphones satellites ou alors, on ramenait la matière ici. Cette guerre paraissait donc moins proche que le conflit ukrainien, où les médias ont aboli les distances. Nous sommes, en outre, confrontés à la vague de réfugiés. Puis la guerre en Ukraine est beaucoup plus visible, car il s'agit du grand ours russe qui attaque la petite Ukraine admirable de résistance” . “Avec la résurgence des nationalismes en Europe, on ne peut que regretter que la Bosnie n'ait pas marqué les esprits , observe-t-elle encore. C'est d'ailleurs l'une des conclusions, malheureuses, de la pièce : c'est comme si l'Histoire n'enseignait rien aux êtres humains.”

“Reporters de guerre” est interprété par deux journalistes et un marionnettiste qui racontent, entre autres, le massacre d'enfants et d'adolescents à Tuzla en Bosnie en 1995.